

Culture » Arts plastiques

Musée d'ethnographie de Genève

Esprit, es-tu là?

🔒 Samedi 21 mai 2016 - Samuel Schellenberg



Aurélien Fontanet, village du Pará (Brésil), chez les Indiens Kayapó, quelques heures avant le «mérèrémeit», cérémonie de l'imposition des noms.

AURELIEN FONTANET / MEG

Entre chamanisme, animisme et autres cultures ancestrales, les Indiens d'Amazonie n'abdiquent pas, malgré cinq siècles dévastateurs. C'est ce qu'illustre avec bonheur le Musée d'ethnographie de Genève.

Il manque l'humidité, les odeurs et quelques serpents fluorescents. Pour le reste, il y a pléthore, à commencer par près de 500 objets ethnographiques complétés de photographies, films, et d'une installation sonore ambitieuse, pour raconter un géant et ses habitants: l'Amazonie. Sous-titrée «Le chamane et la pensée de la forêt», la nouvelle exposition temporaire du MEG, le Musée d'ethnographie de Genève, parfaitement enthousiasmante, traite son sujet par l'angle du célèbre sorcier-thérapeute-intercesseur – il est commun à toutes les populations autochtones de l'énorme forêt équatoriale, et bien au-delà. Mais aussi par l'axe des mythologies, omniprésentes et essentielles aux Indiens du bassin amazonien.

Divisée en quatre parties, l'exposition est scénographiée par MCBBD Architectes, le même bureau qui nous avait laissé sur notre faim lors de l'exposition des Mochicas du Pérou (2014-2015). Pari réussi cette fois, avec une occupation à la fois luxuriante et aérée des espaces, pour un parcours qui débute sur une rivière, se prolonge en canopée, avant d'entrer dans la jungle profonde et se terminer en plein xabono – prononcé chabono –, la maison circulaire des indiens Yanomami. Arrivé à ce stade, l'Amazonie et ses habitants n'ont plus aucun secret pour les visiteurs.

Le point en cinq chapitres avec Boris Wastiau, directeur du musée et heureux commissaire de ce nouvel accrochage à voir jusqu'au 8 janvier 2017.

1) Pourquoi cette exposition?

Dans le nouveau MEG inauguré à l'automne 2014, les deux premières présentations temporaires – sur les Mochicas, donc, et autour du bouddhisme japonais – empruntaient hors musée la plupart de leurs pièces. «Il fallait donc une exposition qui valorise notre patrimoine, explique Boris Wastiau. Or le MEG possède une collection amazonienne exceptionnelle, par le nombre, la qualité et la diversité.» On parle de 4000 à 5000 objets, arrivés à Genève dès le XVIIIe siècle, ou rassemblés par le MEG lors de ses propres missions ethnographiques de terrain, dès les années 1970.

La proposition a aussi la forme d'un «retour à [ses] premières amours» pour l'anthropologue belge: «Etudiant, je voulais me spécialiser sur l'Amazonie, où je me suis plusieurs fois rendu, avec à la clé un projet de doctorat.» Mais finalement, le continent noir l'a emporté, pour une bête histoire de bourse que ne pouvait pas lui concéder son université.

2) L'Amazonie et ses habitants

Avec sa superficie de quelque cinq millions de km², la forêt amazonienne est la plus vaste de la planète, grande comme la moitié du continent européen. Elle touche neuf des treize pays d'Amérique du Sud, en premier lieu le Brésil (plus de 60%), suivi du Pérou (13%) et de la Colombie (10%). En son cœur coule l'Amazone, plus long fleuve du monde avec le Nil, et plus important débit à son estuaire, puisqu'il correspond au cumul des six fleuves qui le suivent au Top Ten. L'équivalent de 400 fois le Rhône mesuré à sa sortie du lac Léman, à Genève.

Si les ethnies amérindiennes sont nombreuses – on en compte 237 rien qu'au Brésil –, la population globale est minuscule: moins de 900 000 personnes (toujours au Brésil), soit même pas le canton de Berne. «Mais il y a une créativité absolument exceptionnelle dans ces groupes, de même qu'une diversité inouïe: chaque ethnie a sa langue, ses traditions musicales, ses instruments, tout en possédant un substrat culturel commun», explique Boris Wastiau.

Dans l'exposition, la troisième partie présente par leurs objets plusieurs de ces ethnies, des Bororo colonisés par les Jésuites aux Ka'apor (dont les chamanes sont influencés par les cultures afro-brésiliennes), en passant par les Tukano de petite taille, qui n'épousent jamais une personne de leur propre groupe linguistique. Ou les Wayana, qui ne sont guère plus de 2000 et pratiquent le rite d'initiation du Makaré, consistant à appliquer des vanneries comportant des insectes sur les corps des garçons et filles. Au MEG, un jaguar et un piranha tissés témoignent de ce rite.

On peut également mentionner les Kayapó – l'ethnie du fameux chef Raoni –, aux prénoms choisis par les esprits de la forêt; ou les Yanomami, relativement isolés jusque dans les années 1980 et qui ont la particularité d'être tous des chamanes. Mais aussi les peuples africains d'Amazonie, descendants d'esclaves fugitifs des plantations de la Guyane hollandaise, qui ont pratiqué un savant mélange de cultures; ou encore les célèbres

chasseurs et guerrier de langue jivaros – les Shuar, Achuar, Aguaruna, Huambisa, etc. –, qui ont tenu en échec les armées incas et ibériques. A noter que les deux têtes réduites shuar que possède le MEG ne sont pas présentées dans «Amazonie», mais dans la collection permanente.

3) Chamanes et mythologies

Les populations amérindiennes d'Amazonie sont animistes: pour elles, «les êtres sont tous équivalents: seule leur apparence diffère. On ne peut donc pas opposer humains, animaux, nature et culture», explique Boris Wastiau. A cela s'ajoute la croyance dans la concomitance des mondes spatiotemporels: êtres vivants, morts et esprits se côtoient en permanence. Le tout accompagné de mythologies, «qui font l'originalité du mode de pensée des Amazoniens, de leur manière de vivre dans le monde, et d'être intégré non pas dans une nature mais dans un cosmos formant un tout. C'est un modèle de population qui a une vision équilibrée du monde, sans être angélique pour autant: ces sociétés comportent des prédateurs et peuvent se livrer à la guerre.»

Pour la mythologie, le rituel n'est pas qu'un modèle creux mais fait partie intégrante de la pensée et des outils pour agir sur le monde, explique Boris Wastiau. D'où l'importance des chamanes, ces personnages clé qui servent de passeurs, d'interprètes entre les mondes. Or au-delà des clichés liés aux hallucinations, «le grand public ne connaît pas grand-chose du chamanisme. Ce sont pourtant des formes de croyances qui ont concerné la majorité des cultures et ethnies dans le monde, probablement depuis le néolithique, mais qui ont été écrasées par les monothéismes.»

Dans l'exposition, plusieurs vitrines présentent des objets liés aux rites chamaniques. On y voit des pipes, un hochet, un collier de dents de jaguar, un bandana orné de griffes et plusieurs psychotropes. Ces derniers permettent de se rendre dans un monde parallèle, par exemple à la recherche de l'âme d'un chasseur retenue captive par l'esprit de la forêt. Parmi les drogues présentées, on citera en premier lieu le... tabac, puisque la plante vient d'Amazonie, où son taux de nicotine est cependant nettement plus élevé que dans nos cigarettes. Pour le coup, paradoxalement, ses feuilles peuvent s'avérer plus dangereuses que l'ayahuasca, fameuse décoction des chamanes à base de lianes.

Le parcours genevois raconte aussi la chasse des tribus amazonienne – et comment elle inclut une dimension «perspectiviste», qui consiste à se mettre à la place de l'animal qu'on traque. Ce qui n'empêche pas l'utilisation d'armes bien réelles, comme en montrent plusieurs vitrines. Elles vont des lances acérées aux arcs avec flèches de 160 cm, en passant par une panoplie de sarbacanes à projectiles empoisonnés. «Nous les avons fait tester par l'unité de pharmacognosie de l'université de Genève: ils ont conservé tous leurs pouvoirs», prévient Boris Wastiau. Qui rappelle que c'est à partir de plantes amazoniennes qu'on a fabriqué les anesthésiants de la famille des curares, «qui ont sauvé la vie de millions de personnes. Ça compense les méfaits du tabac...»

4) Cinq siècles d'ethnocide

Difficile de savoir combien d'Indiens comptait la forêt amazonienne avant l'an 1500 et l'arrivée des Portugais. «On pense toutefois que la région était nettement plus densément peuplée, avec des habitants sédentaires et tournés vers l'agriculture», note Boris Wastiau. Des recherches récentes remettent en effet en question le modèle du nomade chasseur-cueilleur qui a longtemps prévalu. C'est donc l'arrivée des colons qui a sonné le glas de ce mode de vie, tuant 50-90% des millions d'indigènes. Tout d'abord par l'importation des

épidémies – variole, typhus, grippe, rougeole – qui ont décimé les populations autochtones, puis par les guerres et massacres, menés par les nouveaux venus pour s'approprier territoires et richesses naturelles. Une partie des Amérindiens se réfugie alors dans les contreforts andins, alors que d'autres combattent, à armes inégales toutefois. D'autres, encore, choisissent l'assimilation.

Au début du XIXe siècle, l'indépendance des Etats amazoniens ne change rien à la donne, bien au contraire: on finance l'émancipation par des pillages redoublés. Les populations ont continué à diminuer jusqu'il y a peu: ce n'est qu'à partir des années 1980 que la situation s'est inversée, avec une prise de conscience qui permet aux populations d'enrayer leur déclin. Ou pour le moins de la stabiliser, tout en sauvegardant les savoirs ancestraux et en récupérant certains territoires – c'était par exemple le cas des Indiens Panará du Brésil, qui n'étaient pourtant que 79 en 1976. La déforestation, toutefois, continue à sévir: depuis 1970, la partie brésilienne de l'Amazonie a diminué de 20%, transformée en pâturage à bovins ou en culture, en particulier de soya transgénique destiné au bétail des pays du Nord.

Pour témoigner de ces cinq siècles d'ethnocide – le terme désigne la destruction de la civilisation d'un groupe ethnique par un autre groupe plus puissant –, le MEG présente notamment une machette, de même qu'un Christ en croix, rappelant le rôle complice de l'Eglise catholique dans toute l'entreprise coloniale. Car si la fameuse Controverse de Valladolid, au milieu du XVIe siècle, a permis d'établir que les Amérindiens avaient une âme, cette discussion de théologiens a certes sauvés les indigènes de l'esclavage, mais pas des conversions forcées. L'exposition présente aussi une feuille d'hévéa, l'une des plantes dont on extrait le latex du caoutchouc. Non sans rappeler ailleurs que l'un des principaux fonds amazonien du MEG provient de l'Allemand Oscar Dusendschön, un baron du caoutchouc actif à Manaus entre 1890 et 1914.

5) Et demain?

En fin d'exposition, on retourne au contemporain, comme il s'exprime dans les très beaux clichés couleur d'Aurélien Fontanet. Le photographe raconte le présent des communautés indigènes, entre fidélité à la tradition et perméabilité à une modernité guère animiste – deux images montrent le même espace à quelques heures d'intervalle, où des enfants regardent la télévision et dans laquelle se tient une cérémonie rituelle d'imposition des noms. Quoiqu'il en soit, l'intrusion de la modernité n'est pas forcément synonyme d'abandon des savoirs ancestraux, comme le démontrent les indiens Suruí du Rondônia (Brésil): malgré leur attachement aux traditions, ils utilisent les outils numériques pour dénoncer les déforestations. Et ils pratiquent en parallèle la production durable, qui génère des crédits carbone pour financer la préservation de la forêt.

Avec un discours critique assumé, l'exposition diffuse aussi huit courts métrages du Genevois Daniel Schweizer, réalisés à partir des rushes de ses documentaires tournés en Amazonie, tels *Dirty Paradise* (2009) ou *Dirty Gold War* (2015). «Ces films montrent bien l'importance de réfléchir à notre responsabilité par rapport à la préservation des écosystèmes amazoniens, juge Boris Wastiau. Par exemple en s'intéressant au rôle de la Suisse, puisqu'une partie importante de l'or mondial y est raffiné.»

Dans le xabono, toute dernière étape du parcours, on peut aussi visionner une vingtaine de petits films commandés par le MEG à Délio Firmo Alves et Joelson Felix, deux jeunes membres de la COIAB, la Coordination des organisations indigènes d'Amazonie brésilienne. Equipés de smartphones, ils ont sillonné le Brésil pour donner la parole aux peuples

autochtones. Des propos qui font écho aux citations placées en ouverture d'exposition: celles de trois chefs amérindiens, dont le médiatique Raoni. Des personnalités qui se rendent régulièrement à Genève pour y revendiquer les droits des populations autochtones, dans le cadre d'un processus onusien lancé en 1982 – il a débouché en 2006 sur une Déclaration des Nations unies sur les droits des peuples autochtones.

«J'ai souhaité mettre en avant (...) combien l'histoire des Indiens d'Amazonie a été une histoire de lutte et de résilience; combien ces sociétés ont fait montre d'une capacité d'adaptation dans laquelle tant le chamanisme que la mythologie ont joué un rôle essentiel», conclut Boris Wastiau dans le catalogue de l'exposition, non sans une note d'espoir pour l'avenir.







L'Amazonie, ce géant aux mille sons

Lorsqu'on veut raconter une forêt et ses habitants, le silence est un contresens: il n'existe tout simplement pas en Amazonie. Pour sa scénographie immersive, le MEG inclut donc logiquement une importante dimension acoustique.

Plus précisément, l'exposition accompagne la présentation des ethnies amazoniennes d'une installation sonore composée de seize contes. Autant de morceaux de quelques minutes qui forment une boucle de 2h20 au total. «On part de l'aube pour arriver au soir, avec différentes histoires qui suivent plus ou moins le cycle d'une journée», explique le musicien Nicolas Field, auteur des montages sonores.

L'impulsion est venue de Madeleine Leclair, conservatrice du département d'ethnomusicologie du MEG. Dans une région dominée par l'oralité et les rituels comportant du chant, «le son a une importance capitale», souligne-t-elle. En particulier le souffle, comme le démontre la prépondérance des instruments à vent. La chercheuse a invité les ethnomusicologues Bernd Brabec de Mori et Matthias Lewy à lui fournir une partie de la matière première sonore, pour compléter celle issues des fonds du MEG. «Ces enregistrements étaient de qualité très disparates, confie Nicolas Field. Il a fallu créer une continuité et une cohérence, faire cohabiter le tout. On ne le remarque pas au final, mais c'était un aspect important de mon travail.»

ATTENTION A L'ARBRE!

Les deux chercheurs ont également fourni les seize scénarios sur lesquels le musicien, percussionniste de formation, s'est basé pour construire ses contes. Ils racontent divers rituels ou coutumes, comme la préparation à la guerre, la chasse au jaguar, la pêche au piranha ou la prise de tabac. Cette dernière, commune à la plupart des ethnies amazoniennes, est ponctuée du chant de différents chamanes. Alors que la plage dédiée aux missionnaires raconte, par superposition de couches, toute la problématique de l'influence chrétienne et de la réappropriation de rites et chants par les amérindiens.

Les enjeux du présent sont aussi de la partie, à l'image du chapitre dédié à la déforestation: on y entend coups de hache, chants de l'oiseau «porte-malheur», tronçonneuse et arbre qui tombe bruyamment. Quant à la prise de l'ayahuasca, elle est ponctuée de... vomissement, alors que la chasse inclut rugissement de jaguar et flèche qui traverse tout l'espace, «avec une claire dimension ludique», souligne Nicolas Field. Le tout fonctionne très bien, sans pour autant s'imposer: «Les visiteurs sont placés dans une situation similaire à celle de la forêt, où il y a d'innombrables bruits dont on ne sait pas d'où ils viennent, note Madeleine Leclair. C'est une approche sensible de la musique.»

En complément, des bornes permettent d'en savoir davantage sur les instruments à vent. «Certains sont très bizarres, on ne les trouve qu'en Amazonie», sourit Madeleine Leclair. Ils ont d'ailleurs été passés aux rayons X pour qu'ils dévoilent les secrets de leur fonctionnement. Quant aux contes, ils peuvent être lus sur l'outil multimédia eMEG, directement sur son téléphone intelligent ou une tablette (via l'adresse www.ville-ge.ch/meg/emeg). Au moment de la visite, impossible toutefois de savoir avec certitude quelles histoires sont diffusées: rien ne l'indique dans le parcours. Dommage. SSG

«Amazonie. Le chamane et la pensée de la forêt», Musée d'ethnographie de Genève, 65 bd Carl-Vogt, jusqu'au 8 janvier, ma-di 11h-18h, www.meg-geneve.ch

A l'occasion de la Nuit des musées, qui se tient samedi 21 mai à Genève, le MEG organise des animations, visites commentées et spectacles, de 18h à minuit. Qui se poursuivront en partie le dimanche, à l'occasion de la Journée internationale des musées.

Un important programme de conférences, table ronde, projections, visites ou ateliers accompagne l'exposition. Tous les détails sur le site du musée.

Images:

Collier avec canines de jaguar (Haut-Amazone), fin du XIXe -début du XXe siècle.

Diadème wirara ou akangatar (Brésil), parure cérémonielle masculine, milieu du XXe siècle.

Massue (Brésil), fin du XIXe-début du XXe siècle.

MEG, photos J. Watts

Le Courrier

[Arts plastiques Culture Samuel Schellenberg Les Unes du Mag culturel](#)